



THÉÂTRE
DE LIÈGE

PROGRAMMATION
SCOLAIRE
2018-2019



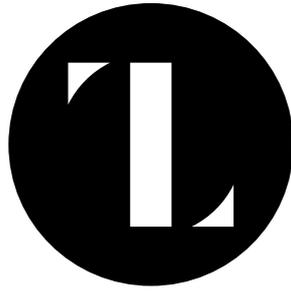
© Peinture Michel Kozuck - Graphisme Thomas Kozuch

Marguerite Duras

CRÉATION

Isabelle Gyselinx
Paf le Chien, asbl

Cahier pédagogique
réalisé par le service pédagogique du Théâtre de Liège



THÉÂTRE
DE LIÈGE

SOMMAIRE

Note d'intentions	p.7
Marguerite Duras, biographie	p.9
Quand la vie et l'oeuvre sont indissociables	p.11
Maguerite Duras, une femme médiatique et politiquement engagée	p.13
L'écriture	p.14
Son oeuvre particulière, entre cinéma, théâtre et romans	p.15
Marguerite Duras, le spectacle	p.17
Références	p.21
Distribution	p.24
Bibliographie complète de Maguerite Duras	p.26
Extraits	p.33
Rencontre avec Laure Adler	p.38
Liens utiles	p.39
Infos pratiques	p.41

Écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit.

Écrire, 1993

MARGUERITE DURAS est un projet de théâtre de docu-fiction, un théâtre de portrait.

Isabelle Gyselinx nous offre une plongée dans l'univers de Marguerite Duras à partir de ses romans, ses essais, ses récits qui sont d'inspiration autobiographique pour la plupart ainsi que des interviews et des documents.

Mettre en scène Marguerite Duras, c'est saluer l'audace, la transgression, l'inconvenance avec lesquelles l'écrivain s'est démenée, c'est interroger les années où la France était dirigée par François Mitterrand, ami de Marguerite rencontré dans la Résistance pendant la deuxième guerre mondiale, c'est se soucier de la transmission d'un engagement littéraire et politique sans concession, c'est avoir un regard sur notre époque et s'en inquiéter.

Auteure majeure du 20^e siècle, de facture très classique à ses débuts, Marguerite Duras devint pionnière d'une nouvelle écriture cinématographique, théâtrale et littéraire (récits, essais et romans). Traumatisée par la guerre 40-45 et ses dommages collatéraux, elle créa un nouveau continent qui lui est resté propre.

Marguerite Duras est arrogante, elle dérange, gêne, n'aime personne et n'est aimée d'aucuns. Elle est l'objet de critiques cyniques et de débats chez les éditeurs, elle est la proie des journalistes, elle excède l'intelligentsia française de gauche et de droite. Ses œuvres, après avoir fait couler beaucoup d'encre, restent discrètes dans les rayons. Et puis Duras se fait oublier...

La parution de *L'Amant* en 1984 et l'invitation de Bernard Pivot à *Apostrophes* (émission littéraire sur A2 de 1975 à 1990) la sortent de ses cendres. Pour nombre d'entre nous, les émissions de Pivot étaient attendues avec impatience parce qu'on y faisait là des découvertes mémorables et l'invitation faite à Duras faisait événement. Elle reçoit le Prix Goncourt pour *L'Amant* en 1984.

En 2011-2014, ses œuvres complètes (4 tomes) sortent dans La Pléiade. Duras a rejoint le panthéon des académiciens.

Elle nous invite à explorer un nouveau paysage littéraire, à découvrir une destination artistique et politique très singulière, tout un continent.....

NOTE D'INTENTIONS

Marguerite Duras est un projet de création théâtrale et musicale. Il a comme repères les œuvres de Marguerite Duras, ses rencontres historiques et sa biographie.

Mettre en scène Marguerite Duras, c'est (re)découvrir une personnalité hors du commun devenue un personnage, c'est se soumettre aux doutes, aux déboires, aux risques de celle qui n'a cessé de se questionner sur l'inutilité d'écrire, sujet sur lequel elle s'est « beaucoup expliquée » (sic) et à propos duquel elle a beaucoup écrit justement. C'est mettre en scène (en voix, en musique et en corps) des extraits de textes parmi les plus beaux du répertoire français, c'est relever le défi d'une rencontre inespérée entre les spectateurs-trices et elle, c'est résister aux a priori.

C'est un spectacle qui cherche à rencontrer la femme politique qui écrit sur les difficultés de l'amour, la résistante qui transcende les mots pour ressusciter son mari, l'alcoolique qui écrit pour dire que Dieu n'existe pas, la féministe qui érotise les mots pour décrire la maladie, la souffrance et la puanteur des truands, l'intellectuelle française controversée, discutable et disputée à une certaine époque pendant laquelle la « mitterrandienne » (sic), en bataille avec le PCF, a marqué les mémoires par des déclarations provocatrices et scandaleuses.

Nous souhaitons que le projet théâtral soit teinté d'humour et d'amour avec les hommes et les femmes qui ont traversé la vie de Marguerite Duras.

Marguerite Duras n'a jamais eu la préoccupation de faire passer des messages mais elle est parvenue à définir l'écriture comme acte de résistance. Résistance à la peur, à la haine, à la solitude, à la mort, aux souffrances diverses et variées, à l'adversité en général. Elle est source d'inspiration pour qui aime la vie.

Isabelle Gyselinx

MARGUERITE DURAS, BIOGRAPHIE

<https://www.marguerite-duras.com/Biographie.php>

PREMIÈRE PÉRIODE : L'ÉLAN D'UNE JEUNE ÉCRIVAINNE (1914-1950)

Marguerite Duras, de son vrai nom Marguerite Donnadiou, est née le 4 avril 1914 à Gia Dinh, une ville de la banlieue Nord de Saïgon. A l'âge de 5 ans la jeune Marguerite vit toujours à Saïgon lorsque son père Emile meurt, en France. Deux ans plus tard, en 1923, sa mère s'installe avec ses trois enfants à Vinh Long, une ville située dans le delta du Mékong.

Marguerite Donnadiou passe toute son enfance au Viet-Nam. En 1932, alors qu'elle vient d'obtenir son baccalauréat, elle quitte Saïgon et vient s'installer en France pour poursuivre ses études. Elle obtient en 1963 une licence en droit.

Cette même année elle rencontre un certain Robert Antelme qu'elle épousera en 1939. De cette union naîtra en 1942 un premier enfant malheureusement mort-né. Cette période troublée dans la vie de Marguerite Donnadiou sera marquée également par la rencontre de son futur second mari, Dionys Mascolo.

En 1943 Marguerite et Robert Antelme déménagent, ils s'installent au 5 rue St Benoît, à Paris, dans le quartier de St Germain des Près. Robert Antelme et Dionys Mascolo se lient d'une profonde amitié et avec Marguerite entrent dans la résistance. En parallèle Marguerite Donnadiou publie un premier ouvrage sous le pseudonyme de Marguerite Duras : *Les Impudents* (Editions Plon). L'année suivante elle passe chez Gallimard et fournit son deuxième ouvrage, *La vie tranquille*. 1944 est l'année qui marque l'arrestation de son mari Robert, déporté à Dachau. Marguerite s'inscrit alors au PCF, le Parti Communiste Français. A la libération Robert Antelme est libéré dans un état critique, il rejoint son épouse dans son domicile parisien. En 1947 Marguerite Duras divorce et se remarie avec Dionys Mascolo dont elle aura rapidement un enfant prénommé Jean.

DEUXIÈME PÉRIODE : VERS LA DIVERSIFICATION DES ACTIVITÉS (1950-1968)

En 1950 Marguerite Duras quitte le PCF, elle publie *Un Barrage contre le Pacifique*, une œuvre majeure commencée trois ans plus tôt, puis en 1952 *Le Marin de Gibraltar*, et en 1955 *Le Square*. En 1957 elle rencontre Gérard Jarlot, avec qui elle va collaborer pour de nombreuses adaptations théâtrales ou cinématographiques. En parallèle sa vie personnelle est bousculée par deux événements majeurs : elle se sépare de son second mari et sa mère décède.

Poursuivant son œuvre littéraire, Marguerite Duras publie en 1958 *Moderato Cantabile* ; alors que les salles de cinéma mettent pour la première fois à l'affiche une adaptation d'un de ses livres, *Un barrage contre le Pacifique*, de René Clément. Ses droits d'auteurs commencent à lui apporter une certaine aisance, ce qui lui permet d'aménager dans une maison individuelle à Neauphle-le-Château. Lancée dans le cinéma, elle signe les dialogues d'*Hiroshima mon amour*, d'Alain Resnais.

Cette multiplication des activités fait reconnaître Marguerite Duras au niveau national. De 1960 à 1967 elle est membre du jury Médicis. Politiquement marquée à gauche malgré l'abandon de sa carte de membre du PCF, elle milite activement contre la guerre d'Algérie, dont la signature du Manifeste des 121, une pétition sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, est le fait le plus marquant.

En 1963 elle commence l'écriture du *Vice-Consul*, puis en 1964 elle publie *Le Ravissement de Lol V. Stein*, un nouveau roman, et l'année suivante sa première œuvre théâtrale, *Théâtre* (tome I, éditions Gallimard). Active dans les événements de mai 1968, elle poursuit toutefois la diversification de ses activités théâtrales en créant la pièce *L'Amante anglaise*, mise en scène par Claude Régy.

TROISIÈME PÉRIODE : LA RECONNAISSANCE (1968-1996)

En 1969 elle passe à la réalisation cinématographique avec *Détruire, dit-elle*. Puis en 1972 sa maison sert de décor à *Nathalie Granger*, son nouveau film, puis elle écrit tour à tour *India Song* et *La Femme du Gange*, qu'elle tourne au cinéma (Catherine Sellers, Gérard Depardieu, Dionys Mascolo).

En 1973 son livre *India Song* est transformé en pièce de théâtre et parallèlement en film (sorti en salles en 1975). En 1977 c'est *Le Camion* qui sort au cinéma, un film marqué par l'apparition de Duras en tant qu'actrice (rôle succinct). Cette période prolifique pour elle se poursuit avec la réalisation en 1979 de quatre courts-métrages : *Les Mains négatives*, *Césarée*, *Aurélia Steiner-Melbourne* et *Aurélia Steiner-Vancouver*.

A partir du début des années 80, Marguerite Duras poursuit la multiplication de ses activités avec la réalisation de *Dialogue de Rome*, un film commandé par la RAI Italienne, puis suivront *Savannah Bay*, *La Maladie de la mort* et en 1984 *L'Amant*, un roman largement autobiographique reprenant la trame de son enfance. En 1985 elle met en scène *La Musica deuxième* au théâtre Renaud-Barrault, puis elle publie *Yann Andréa Steiner* (1992, éditions POL), *Ecrire* (1993, Gallimard) et *C'est tout* (1995, éditions POL)

Marguerite Donnadiou, dite Marguerite Duras, s'est éteinte le 3 mars 1996 à son domicile parisien de St Germain des Près.

QUAND LA VIE ET L'ŒUVRE SONT INDISSOCIABLES

LA MÈRE ET L'ENFANCE

L'absence de la mère est un des thèmes récurrents que nous retrouvons dans l'œuvre de Marguerite Duras. Impossible de ne pas faire le lien avec la mère de Marguerite, et son enfance. Cette mère qui a toujours préféré le grand frère. Cette mère qui se retrouve veuve avec trois enfants à élever seule. Cette mère qui se battait en Indochine pour protéger ses terres sans cesse inondées et incultivables. Cette mère dominatrice qui la battait. Duras va nourrir un désir éperdu d'être aimée de sa mère. Désir de fusion jamais comblé.

« De cette mère, qui se battait en Indochine contre l'impossible, Marguerite a pourtant hérité la ténacité. Réfugiée dans l'écriture afin de donner un sens à sa vie, elle multipliera les œuvres de fiction avec obstination. C'est que l'écriture est pour elle devenue vitale, elle est la seule échappatoire qu'elle ait trouvée contre l'absurdité du monde et le manque d'amour. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'un de ses premiers romans soit autobiographique et tout entier consacré à cette mère inaccessible. Ce sera *Un barrage contre la Pacifique* (1950), ouvrage qui vaudra à l'auteure son premier succès littéraire. On y perçoit bien la relation ambivalente qu'elle entretient avec cette mère, aimée et détestée à la fois, admirée pour son courage mais aussitôt critiquée et dénigrée. Il faut dire que le père était mort et que, devenue veuve, la pauvre femme a dû se battre comme elle a pu pour élever ses trois enfants. En fait elle a peu de temps à leur consacrer (sauf peut-être au fils aîné, substitut du père, qui semble être le préféré), toute son attention étant reportée sur les tâches matérielles et sur cette rizière dans laquelle elle a mis tout son avoir et qui est supposée subvenir aux besoins de la famille. Mais elle aura beau se battre, le peu d'argent qu'il lui reste disparaîtra dans ce projet insensé. Pendant ce temps, délaissée, Marguerite joue avec les indigènes. Revenue en France à dix-huit ans, c'est encore sa mère qui lui impose le choix de ses études. C'est ainsi qu'elle se retrouvera en facultés de droit et de science politique et finira par devenir fonctionnaire au Ministère des Affaires coloniales. Avec cette mère dominatrice elle n'a pas fini de régler ses comptes. On la retrouve en filigrane dans pratiquement toute sa production.

(...)

On retrouve donc ce sentiment de rejet qui tenaillera Duras tout au long de sa vie et qui a bien pour origine l'absence de l'amour maternel. Comme on retrouve cette attirance pour les pays d'Extrême-Orient, lesquels symbolisaient bien pour elle la terre de la mère. (...) chez Duras les hommes ont souvent un comportement féminin, tandis que les femmes sont plus fortes et plus maîtresses d'elles-mêmes. Là aussi, sans doute, il faut y voir une influence de la force de caractère de Madame Duras mère. Mais si elles sont plus fortes que les hommes, les héroïnes ont aussi leurs limites. Ainsi elles semblent vivre dans une sorte d'ennui existentiel et tout leur est pénible. Par lassitude, elles multiplient les conquêtes amoureuses, mais comment faire confiance à autrui quand l'enfant que vous avez été n'a pas reçu l'amour maternel ? Du coup toute relation est vouée à l'échec et le suicide vient souvent terminer une vie vide de sens, mais de cela nous reparlerons plus loin. Remarquons que l'auteure, elle, ne s'est pas suicidée, mais que la fin de sa vie a été marquée par des problèmes d'alcoolisme et de surconsommation médicamenteuse.

Jean-François Foulon, UNE ÉCRITURE DEVANT LA MER

<http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/marguerite-duras/content/1822129-marguerite-duras-biographie>

DE L'IMPOSSIBILITÉ DU COUPLE

On retrouve la même ambivalence de sentiments envers la mère et envers les hommes : attirance et répulsion. Si le début de son œuvre semble centré sur les relations familiales, très vite la thématique du couple devient le matériau narratif principal de son œuvre. La seule chose qui semble intéresser Duras dans le couple, c'est sa capacité à se maintenir comme en bordure du désir, sur sa lisière éblouissante, entre clarté et aveuglement, entre ardeur et consommation.

Si Marguerite Duras a eu de nombreux amants, quelques hommes ont marqué durablement sa vie :

- **Léo, l'amant chinois** qu'on retrouve notamment dans *L'Amant*. C'est lui qui va éveiller la jeune Marguerite à la sensualité et aux jeux de l'amour, de la séduction et du sexe.
- **Robert Antelme**, son premier mari, qu'elle rencontre à la Fac, en France. Il sera déporté pendant la guerre, sauvé de justesse par **Morland** (François Mitterrand) et Dionys Mascolo. Cette expérience de la déportation, de la guerre, des camps de concentration et de l'attente les a constitués tous les deux. Il restera l'homme le plus important. Ils ont eu un enfant mort-né (1942), expérience traumatisante pour Marguerite Duras, qui ne parviendra jamais vraiment à faire le deuil de cet enfant.
- **Dionys Mascolo**. Grand ami de Robert Antelme, il devient rapidement l'amant de Marguerite Duras. Ils auront un enfant, un fils, Jean Mascolo (1947). Robert Antelme et Dionys Mascolo joueront un grand rôle dans l'éveil de Duras à la conscience politique. Elle s'inscrira au parti communiste, dont elle sera ensuite exclue pour tentative de sabotage.
- En 1980, elle rencontre **Yann Andréa**. Il est jeune (37 ans les séparent), homosexuel et fasciné par l'œuvre et le personnage de Duras. Il entre dans sa vie pour ne plus jamais en sortir. C'est lui qu'elle désignera pour gérer son patrimoine littéraire après sa mort. Leur relation est passionnée et tourmentée.

LA GUERRE

Robert, Dionys et elle-même, se mettant au service de la Résistance, se lient à François Mitterrand, alias Morland, qui dirige le RNPG, réseau qui fabrique des faux papiers pour les prisonniers de guerre évadés. Vis-à-vis de la Collaboration, Marguerite Duras s'emploie à un jeu entriste. Au COIACL, elle représente Bernard Fay, directeur toujours absent et acteur majeur de la persécution des francs-maçons. Elle entretient des relations professionnelles avec le principal assistant de Karl Epting, le professeur de philosophie « francophile » et lieutenant détaché Gerhard Heller. Elle s'affiche chez l'écrivain pro-hitlérien Ramon Fernandez, dont la femme, Betty, anime un brillant salon.

Le 1^{er} juin 1944, son groupe tombe dans un guet-apens. Robert Antelme est arrêté par la Gestapo ; secourue par Mitterrand, Marguerite Duras s'échappe. Au lendemain du débarquement des alliés, elle apprend que son mari a été emmené à Compiègne d'où partent les trains pour les camps de concentration. Robert est déporté à Dachau. Marguerite entretient une relation ambiguë avec Charles Delval, un agent de la Gestapo qui a fait arrêter son mari et qu'elle aurait séduit pour sauver ce dernier. À la Libération, elle le fera arrêter et condamner à mort. En août, Paris est libéré. Début septembre, Betty Fernandez est tonduée et internée avec Marie Laurencin à Drancy par les gendarmes français ; le 17 septembre, Marguerite les fait libérer. Betty sera un personnage de *L'Amant*, l'épuration des maîtresses de soldats allemands faisant le sujet central de *Hiroshima mon amour*.

À cette époque, elle écrit les *Cahiers de la Guerre* qui serviront de contenu au livre *La Douleur* publié en 1985. À l'automne, elle s'inscrit au Parti communiste français ; son nouveau roman, *La Vie tranquille*, est publié en décembre. Marguerite attend le retour de son époux. Alors que la Libération se poursuit, Dionys, en avril 1945, aidé par Mitterrand, va chercher Robert au camp de Dachau et le trouve moribond. Ces douze mois où elle le soigne, avec le secours d'un médecin, Marguerite Duras les racontera dans *La Douleur*.

MARGUERITE DURAS,

UNE FEMME MÉDIATIQUE ET POLITIQUEMENT ENGAGÉE

Duras ne fuit pas les interviews, bien au contraire. Elle adopte des postures et témoigne d'une sincérité étonnante, parfois romancée... Elle parlera avec franchise de son rapport avec l'alcool, son écriture, sa vie, ses relations avec sa famille, et prendra position régulièrement face aux médias. Certaines polémiques ont d'ailleurs fait grand bruit à l'époque...

- Malgré sa rupture avec le Parti communiste, Marguerite Duras s'engage dans de nombreuses causes, **la lutte contre la guerre d'Algérie, la revendication du droit à l'avortement.**
- En 1954, elle participe au comité des intellectuels **contre la poursuite de la guerre en Algérie.**
- En 1958, elle participe à la revue *Le 14 juillet*, fondée par Dionys Mascolo, en **opposition à la prise de pouvoir par de Gaulle.**
- **Pendant « les événements » de mai 1968, elle se trouve en première ligne au côté des étudiants contestataires et participe activement au comités des écrivains-étudiants.**
- **Le 5 avril 1971, elle signe, avec notamment Simone de Beauvoir, Delphine Seyrig et Jeanne Moreau, le Manifeste des 343, réclamant l'abolition de la loi contre l'avortement.**
- En automne 1960, elle milite activement **contre la guerre d'Algérie, et signe le Manifeste des 121.**
- Affaire Christine Villemin

En juillet 1985, dans une tribune du journal *Libération*, Marguerite Duras prend position dans "l'affaire Grégory" contre la mère de l'enfant, Christine Villemin — la « sublime, forcément sublime Christine V. » selon ses mots, qui feront le titre de l'article — dont elle semble convaincue d'infanticide. L'article provoque de nombreuses polémiques et indignations, ainsi qu'une plainte pour diffamation de Christine Villemin (qui sera déboutée). Dans cette affaire, l'extrême quotidienneté rencontre le sublime absolu (= la mère qui tue son enfant). Duras fait de Villemin une héroïne de M. Duras.

Il n'y a pas l'idée de faire un reportage, mais cet article va marquer durablement le rapport de tout écrivain au fait divers (le réalisme subjectif de Duras ne connaît aucune limite.)

L'ÉCRITURE

Le « style Duras » est reconnaissable entre tous. Son écriture est musicale et innovante, en rupture avec le roman traditionnel. L'année 58 marque un tournant dans le parcours de l'auteure, et *Moderato Cantabile* semble être le point de départ d'une rupture esthétique forte qui marquera durablement l'écriture de Duras.

Son écriture, elle la qualifiait elle-même de courante, ou d'écriture de l'urgence. Nous pouvons en dégager quelques caractéristiques

- **Art du dépouillement** : fascination pour la phrase brève extrêmement efficace. Simplicité dans l'écriture, ellipses et non-dits
- **Syntaxe singulière** : elle abîme son texte, le désécrit
- Fascination pour une sorte de « behaviorisme » : on se débarrasse de la psychologie de la vie, on rencontre des personnages depuis leurs actions extérieures et leurs paroles.
- Style fondé sur la **répétition** et le ressassement de **leitmotifs** récurrents, qui se retrouvent d'un livre à l'autre
- Style minimaliste, idéalement **sans grammaire**.

Les phrases se réduisent à un minimum grammatical, souvent interrompu par un point. Idéalement il n'y a pas de phrase, pas de grammaire. Il n'y a que des mots. Ce qui compte c'est le **vocabulaire**, uniquement le vocabulaire, qui est souvent réduit à peu de choses (exemple le verbe déclarer est remplacé par le mot dire, même si le mot dire est 3x plus haut). **Les pronoms** remplacent les noms propres (style très pronominal) ► beaucoup d'éléments sémantiques faibles (déclarer est + fort que dire)

- **Écriture liée à la parole**, très orale.

Elle-même quand elle parlait on avait l'impression qu'elle lisait ses propres textes.

Elle réclame la voix contre la phrase.

Elle proposait des lectures atonales de ses textes – « étrange prosodie blanche de Duras » – force d'envoûtement très grande.

- Importance du **silence**, qui existe concrètement sur la page (passages à la ligne, grands « blancs », mises en scène scénographiques de la page).

L'écriture de Duras, si elle a parfois été taxée d'intellectualisme, s'offre souvent pourtant avec la limpidité de l'évidence à qui la découvre pour la première fois. Elle imbrique la vie et l'œuvre, joue avec la narration, qu'elle obscurcit volontairement et laisse libre cours aux interprétations multiples.

Duras écrit l'indicible, met des mots sur le sensible et crée l'émotion.

Les silences, les répétitions, la grammaire qui s'efface au profit du mot, ... autant d'éléments qui pourtant rendent le texte extrêmement présent. Le style est renforcé par les maladresses, les trous.

Avec une petite écriture sans prétention, elle évoque les choses les plus graves. Avec des mots simples elle fait le lien entre les choses anonymes, banales et les choses les plus grandes.

« Son style c'est d'avoir tutoyé l'allégorie, l'horreur, le crime, la passion et la catastrophe. On a tendance à considérer qu'on est face à une écriture de l'absence, du vide des sentiments. Les personnages sont vides, c'est ça qu'elle veut montrer. Elle montre par-là la souffrance par le fait que les grands sentiments sont inaccessibles. C'est une écriture de la nostalgie des sentiments les plus forts. »

<https://www.youtube.com/watch?v=EFPYy6UKW8c>

SON ŒUVRE PARTICULIÈRE, ENTRE CINÉMA, THÉÂTRE ET ROMANS

Toute sa vie, Marguerite Duras semblera hésiter entre livres, théâtre et cinéma. Certains livres deviennent des films, des scénarios sont édités comme des livres. On retrouve des personnages qui traversent une œuvre puis l'autre. Une scène se répète d'une œuvre à l'autre. Duras brouille les pistes, réinvente perpétuellement les frontières entre les arts, explore toutes les possibilités du récit. Elle explose le genre.

Ajoutons à cela les inspirations d'origine biographique, qui achèvent de mélanger les genres et de nous perdre dans une œuvre labyrinthique où les éléments se ressemblent tout en étant différents. Sans cesse elle remet l'ouvrage sur le métier.

3 GRANDS CYCLES

On a l'habitude de parler de trois grands cycles dans l'œuvre de Duras :

Cycle indo-chinois, qui renvoie à l'enfance et qui revient sur la thématique du grand amour. Amour initiatique qui apparaît dans *Un barrage contre le Pacifique* et qui sera entièrement revu dans *L'Amant*.

Cycle indien rassemble les œuvres les plus ambitieuses (*Ravissement de Lol V Stein*, *Le vice-consul*, *l'Amour*, *India song*)- Inde de fabrication Duras - ensemble très architecturé, quoiqu'improvisé par l'auteur, reposant sur un double triptyque : aux trois livres *Le Ravissement de Lol* (1964), *Le Vice-consul* (1966) et *L'Amour* (1970) succèdent trois films *La Femme du Gange*, *India Song* et *Son Nom de Venise dans Calcutta désert*, à l'écran en 1974, 1975 et 1976.

Le texte de *La Femme du Gange* (1973) sera publié après le tournage du film en 1972 ; *India Song* « texte » (1973) deviendra en 1974 un film.

La critique donnera à cet ensemble qui se développe sur douze années le nom de « cycle indien » : c'est un cycle pour le retour des mêmes personnages concernés par un événement commun ; il est « indien » pour la référence aux Indes coloniales qui traverse les œuvres.

Cycle atlantique

1980 -1996. Parmi les plus importants ouvrages de cette période, on retrouve *L'Été 80*, *L'Homme assis dans le couloir* (1980), *Agatha* (1981), *L'Homme atlantique* (1982), *La Maladie de la mort* (Minit, 1982), *L'Amant* (1984), *Les Yeux bleus cheveux noirs* (1986), *La Pute de la côte normande* (1986), *Emilia L.* (1987), , ainsi que *La Pluie d'été* (1990), *L'Amant de la Chine du Nord* (1991), *Yann Andréa Steiner* (1992), *Ecrire* (1993), *C'est tout*.



© Jill De Muelenaere

MARGUERITE DURAS, LE SPECTACLE

NOTES SUR LE PROJET DE MISE EN SCÈNE

Mettre en scène Marguerite Duras, la rendre vivante, se l'approprier, la jouer, c'est faire entendre ses mots, sa grammaire, sa syntaxe qui se conjuguent avec un esprit passionnel et obstiné. C'est reconnaître une personnalité dans sa complexité, c'est-à-dire sa mauvaise foi, son emprise sur les hommes et les femmes, ses humeurs, ses prises de position, sa mise à mort, c'est faire remarquer son intelligence, son esprit d'à-propos, ses contradictions, c'est relever son caractère généreux, son humour, sa joie de vivre, son talent de séduction. C'est faire partager des moments émouvants, jouissifs et cocasses.

C'est aussi créer une atmosphère, un équilibre entre la lumière et l'obscurité, les silences et les cris, les rires et les larmes, la parole et la musique, le collectif et l'intime, la fiction et le réel, ... C'est mettre en scène des solitudes accompagnées, diriger un collectif, un chœur. C'est créer un rapport de proximité avec le public, c'est lui offrir un moment d'intimité et de confessions.

Le spectacle est construit comme un déroulé, un montage avec des références littéraires et historiques telles que sa rencontre avec Bernard Pivot (1984), Jean-Luc Godard (1987), François Mitterrand (1986).

NOTES SUR LA DRAMATURGIE

À propos de l'écriture de Marguerite Duras

L'écriture de Marguerite Duras est un engagement. Il y va de sa survie, au sens très littéral.

Par crainte de sombrer dans la folie, Duras travaille envers et contre tout.

Ses écrits sont des enchevêtrements, des ramifications, des labyrinthes, des galeries souterraines qui mettent en scène des récits plus ou moins autobiographiques. Nous pouvons nous y perdre avec amusement. Duras écrit des livres qui deviennent des scénarios qui deviennent des pièces de théâtre qui deviennent des films qui deviennent des romans qui deviennent des écrits, des essais, des versions 1 et 2 etc. Car Duras écrit, scénarise et réalise.

Au-delà de cela, il y a l'écriture comme acte de résistance qui se frotte à une vie morcelée, à des rencontres, des séparations, des douleurs, des souffrances, des déchirements, des amours, des maladies, des fous rires, à la solitude, à l'alcool, à la guerre, à la mort et à « écrire encore » pour célébrer la vie.

Parler de l'écriture de Duras, c'est aussi l'écouter en parler. Elle en parle à la radio, à la télévision. Elle « s'explique là-dessus » dans des revues, des magazines, des journaux. C'est entendre des voix et les récits du corps qui se tait, qui hurle, qui pleure, qui se casse. C'est faire ourdir les souvenirs et éveiller la mémoire.

C'est entendre l'écriture se faire.

De manière générale, les textes de Duras sont faits pour être lus à voix haute, pour être dans l'oralité de l'écriture (« Je voudrais écrire comme je vous parle », La vie matérielle). Ils convoquent un imaginaire chez l'auditeur/spectateur qui se construit au fil de la parole, comme si l'écriture était en train de se faire pendant qu'elle est lue, comme si le texte n'était pas préécrit, comme si le lecteur en découvrait les images en même temps que les mots. Les mots, les images, l'écriture, tout s'érige dans un balbutiement d'une étrange temporalité.

Le spectacle tente de rencontrer cette intimité entre la lecture/ l'acteur et l'écriture/ l'auteure, de créer une relation singulière entre le spectateur et l'écrivain, de laisser le dire se faire.

Les personnages durassiens, entre fiction et réalité

Avec Duras, la frontière est tellement floue entre les deux mondes qu'il est difficile de les discerner. Ses personnages appartiennent à la fois à la vie réelle et à la vie romanesque.

Duras, MD, Marguerite, Yann Andrea Steiner, YA, le donneur, D, Robert L., l'amant chinois, Hélène Lagonelle, Thérèse, François Morland... ce sont là des individus rencontrés, connus et aimés puis sublimés par l'écriture, ce sont là des hommes et des femmes de l'enfance en Indochine, de la Résistance, du parti communiste, du monde littéraire, du cinéma, de l'amour.

Tous les personnages de Duras passent par une rencontre intime avec elle, dans sa vie. Elle en a éprouvé l'amour, les conflits. Avec eux, elle rit et elle souffre. Avec eux, elle est seule.

Duras est le point de passage obligé de ses personnages. Ils passent par elle, à travers elle. C'est par elle qu'ils existent, en deçà et au-delà de l'écriture. Il y a elle et les autres. Elle est le centre, et par conséquent, elle devient le personnage le plus complexe et le plus paradoxal de ses récits, de son histoire, de sa vie. Elle est son élue, elle se distribue dans le personnage le plus dramatique, elle est elle. Luttant avec les hommes, avec ses frères et sa mère, avec son nom, Duras aime et répudie ça et ça en même temps. Femme passionnée, elle emmène tout avec elle, elle mange tout. C'est une ogresse.

Elle est sa metteuse en scène et son actrice. Elle joue à être elle. Elle est la création sublimée de sa schizophrénie.

Duras est sa propre mémoire. Elle est la sauvage de Saïgon devenue la jeune fille du bateau. Elle est tous les paysages de son enfance. Elle est la douleur de la guerre et des camps. Elle incarne les traumatismes et les illusions perdues. Elle est à elle seule tous les souvenirs.

Mettre en scène Duras, c'est être dans sa pensée et faire un travail d'observation aigüe, d'appropriation. C'est se mettre en roue libre, s'en détacher, ne pas la craindre, la malmenner comme on dit des personnages qu'on aime au théâtre pour pouvoir s'y confronter et les jouer, c'est aussi s'en divertir car, dans sa tragédie, elle est pleine d'humour.

Et puis il y a *les autres* à qui elle attribue des pseudonymes, des noms de scène, des lettres de l'alphabet ; ceux-là font partie de la fiction mais sont d'inspiration autobiographique. Ils sont représentés, cités ou incarnés avec toute la liberté que nous nous donnons :

Robert L : Personnage central de *La Douleur*. La source de la douleur de Marguerite, l'objet de l'insoutenable attente. Il a été arrêté comme prisonnier politique en 1944 et déporté à Buchenwald et puis à Dachau. Il en revient zombie mais vivant.

Marguerite : Personnage autobiographique.

François Morland : Personnage important de la Résistance. Celui qui sait où et comment sauver Robert L. Il connaît tout le monde mais ne rencontre personne. (Alias François Mitterrand).

Thérèse : personnage de fiction du récit *Albert des capitales* (in *La Douleur*). Chef de file d'un groupe de résistants. S'adonne à un interrogatoire corsé face au « donneur ». Elle est une figure de Marguerite Duras.

Yann Andréa Steiner : Duras crée ce nom pour lui. Il est *son pendentif (sic)*, On le retiendra dans une scène de *Yann Andrea Steiner* et dans *C'est tout*, dernier livre de Duras.

L'Amant chinois : l'amant de jeunesse de Marguerite rencontré en Indochine et sublimé dans le roman *L'Amant*. Marguerite lui voue une admiration sans borne, pour lui elle a érotisé les mots et les souvenirs.

Bernard Pivot : Journaliste littéraire et animateur des émissions culturelles télévisées *Apostrophes* (1970- 1990) et *Bouillon de culture* (1991-2001) sur A2. Personnage devenu célèbre par la qualité de ses émissions et par le nombre et la diversité des invités. Il sera incarné pour jouer des extraits de deux de ces émissions.

Yann Andrea : Dernier compagnon de Marguerite Duras avec laquelle il a partagé une relation passionnelle pendant 16 ans. Il était de 36 ans son cadet. (Il s'est suicidé en 2014, à 61 ans.)

Jean-Luc Godard : cinéaste, scénariste franco-suisse à l'accent redoutable. Connue pour ses prises de positions politiques, a révolutionné le cinéma francophone. Il sera interprété dans un extrait de la rencontre « ratée » entre Duras et lui, filmée chez Marguerite.

François Mitterrand : Ami de Marguerite Duras qu'elle rencontre après la guerre. Il a été au front et fait prisonnier en Allemagne. Il a travaillé dans l'administration de Vichy. De façon clandestine, est entré ensuite dans la résistance. Il est devenu un « vichystorésistant ». Président de la République française de 1981 à 1995. (Alias François Morland, le camarade résistant qui sauve le mari de Marguerite dans *La Douleur*).

À PROPOS DE LA MUSIQUE

Duras aimait beaucoup la musique et adorait danser.

En fait, elle aimait faire la fête.

Michel Kuzock, compositeur et multi-instrumentiste, accompagne et porte de ses compositions et interprétations l'écriture de Duras au même titre que les comédiens sur scène.

Les différents instruments (clarinette, clarinette basse, guitare électrique, bodrum) s'adaptent aux différentes théâtralités et créent un décor sonore qui contraste ou soutient l'écriture sensible de Duras et le jeu des comédiens. Michel Kozuck apporte une ponctuation sonore, dense et sensible, dans la douceur et dans l'audace. Ainsi nous entendrons une interprétation du morceau *Erbarme dich* de Jean-Sébastien Bach, du morceau aimé de Marguerite Duras *Capri, c'est fini* de Hervé Vilar, et des allusions à Carlo d'Alessio, musicien et compositeur des réalisations de Marguerite Duras devenues célèbres (*India song*, entre autres).



RÉFÉRENCES

LES OEUVRES DE MARGUERITE DURAS

L'AMANT

<https://www.marguerite-duras.com/L-amant.php>

Œuvre-phare de la bibliographie de Marguerite Duras, *L'Amant* a été écrit en 1984. Il s'agit d'un livre largement autobiographique reprenant la trame de son enfance en Indochine. Il a été retravaillé 7 ans plus tard sous le nom de *L'amant de la Chine du Nord*, un autre livre lui ressemblant beaucoup. Il est à noter qu'un livre reprenant la même trame avait déjà été écrit (*Un barrage contre le Pacifique*)

La narratrice, c'est l'auteur lorsqu'elle avait 15 ans et demi. Elle raconte un épisode de sa propre vie. L'action se situe en Indochine où elle vit avec sa mère, veuve, et ses deux frères, tous deux plus âgés qu'elle. Inscrite de force dans un lycée pour étudier les mathématiques, peut-être dans le but secret de prendre la relève de sa mère enseignante dans cette matière, elle ne rêve que de devenir écrivain. Elle est pensionnaire, et à ce titre plutôt laissée seule. Un jour durant lequel elle traverse le fleuve séparant son lycée et sa pension, elle rencontre un banquier chinois, jeune et riche. Ils tombent éperdument amoureux et commencent une relation faite d'amour et d'argent, difficilement qualifiable de relation saine et stable.

Elle va durer un an et demi durant lequel ce chinois va régulièrement rencontrer Marguerite, l'amener parfois à sa pension, souvent dans sa garçonnière où elle va découvrir l'amour physique. Durant cette période Marguerite doit faire face à la honte, à la peur, à la jalousie et doit parvenir à trouver sa place au sein d'une famille où il est difficile de s'imposer. En effet, sa mère est terriblement distante, son frère aîné Pierre est violent, il attire toute l'attention et l'amour de sa mère, et son second frère, Paul, fragile, doux, est totalement délaissé par le reste de sa famille, à l'exception de Marguerite qui lui voue une adoration jusqu'à sa mort brutale et prématurée.

Ce livre raconte à la fois une période de l'enfance de Marguerite Duras et comment elle est parvenue à sortir du contexte familial, d'un carcan scolaire, où elle n'était vue que comme une européenne au milieu de la communauté asiatique.

LA DOULEUR

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Douleur

Édité en 1985, *La douleur* est un recueil d'histoires en partie autobiographiques, en partie inventées. La plus longue, *La Douleur*, est l'histoire de l'attente de son mari, qui était dans les camps de concentration de prisonniers politiques.

L'histoire se déroule à Paris, durant la Seconde Guerre mondiale. Après des années, Marguerite retrouve un vieux journal dans lequel elle avait écrit ses peurs, ses inquiétudes et ses envies presque incessantes de retrouver son mari prisonnier à Dachau.

LA VIE MATÉRIELLE (VOUS NE VOULEZ PAS ? , L'ALCOOL)

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Vie_mat%C3%A9rielle

« Ce livre, écrit Marguerite Duras, n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de milieu. Du moment qu'il n'y a pas de livre sans raison d'être, ce livre n'en est pas un. »

Recueil de textes parus en 1987, rédigé en collaboration avec Jérôme Beaujour. Ensemble de courts textes qui mêlent autobiographie et essai. Marguerite Duras revient sur les thèmes de son oeuvre : la femme (mère, amante, femme au foyer), l'ivresse alcoolique, la rencontre avec Yann Andréa, tout en évoquant les personnages qui peuplent ses romans (l'amant chinois, Lol V Steiner, ...) et ses conceptions littéraires, théâtrales et cinématographiques.

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

<https://www.marguerite-duras.com/Un-barrage-contre-le-Pacifique.php>

Commencé dès 1947, le roman *Un barrage contre le Pacifique* est publié trois ans plus tard, en 1950. Il intervient alors que Marguerite Duras vient de divorcer de son premier mari et de se remarier avec Dionys Mascolo, dont elle aura un enfant dans cette période. C'est donc entre l'éducation de Jean, son fils en bas âge, et sa nouvelle histoire d'amour qu'elle écrit cette fresque inspirée de la situation qu'elle a connu jeune.

L'action se situe en Indochine française, elle met en place une mère et ses deux enfants Joseph et Suzanne vivant dans une plantation peu rentable et tentant de survivre de trafic divers. Ce roman raconte la difficulté de la vie de ce que l'on a appelé «les petits blancs» par rapport aux «grands», riches planteurs, chasseurs citadins, membres de la bourgeoisie coloniale, commerçante ou financière. Et, enfin, au-dessus de tout ce monde, omnipotents et prévaricateurs au détriment des plus pauvres des blancs, les fonctionnaires de l'administration coloniale qui ne vivent que de prébendes et d'extorsions de fonds.

La mère et ses enfants ne peuvent vivre qu'aux limites de la société coloniale et aux abords immédiats des villages où vivent les indochinois dans un dénuement absolu et à la merci de toutes les maladies, de la cruauté des tigres et de la force aveugle et meurtrière des marées de l'océan.

ECRIRE

[https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89crire_\(roman\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89crire_(roman))

Écrire est un livre de Marguerite Duras publié en 1993.

Livre sur le besoin et la manière d'écrire. Pour pouvoir écrire, il faut être seul, dans la solitude la plus totale. Duras avait une maison à Trouville-sur-mer où elle s'isolait pour écrire. Cette maison est devenue indissociable de l'écriture. Il faut écrire pour écrire, pas pour ce que l'on écrit. Ne pas modifier ce que l'on a écrit, et suivre le cours de ses idées. L'écriture, c'est ce qui permet de ne pas sombrer dans la folie. C'est une partie d'elle-même.

C'EST TOUT

Un journal, une lettre d'amour, un livre. Des phrases dites ou écrites, tout uniment, comme des appels à l'amant adoré à la fois fictif et réel, de qui provient l'écriture, vers qui elle va. Cet amour qui aspire l'entier désir d'un être pour un autre être, sa vie. Avec la mort également puissante et présente, les vagues de découragement, la panique du néant proche et de la perte. Tout est là, de l'œuvre et de la vie vécues ensemble dans le même mouvement exigeant et féroce. Les personnages anciens, les mots, les éclairs de drôlerie, les pieds sur terre, les pleurs. «Écrire toute sa vie, ça apprend à écrire. Ça ne sauve de rien.»

<https://www.babelio.com/livres/Duras-Cest-tout/572590>

ce livre n'a rien à voir avec les romans de Duras. C'est tout est le recueil brut et touchant des confidences d'une vieille femme qui se voit mourir mais qui conserve toute sa lucidité. C'est tout n'est pas seulement le point final de l'oeuvre durassienne, c'est aussi tout Duras. Toute la personnalité de M.D. y transparaît : de l'amour, qui a toujours guidé ses œuvres et sa vie, jusqu'à son absence de modestie (!) en passant par l'amour douloureux qu'elle porta à sa mère.

<https://culturezvous.com/marguerite-duras-c-est-tout/>

Entretiens inspirés de

Bernard Pivot-Marguerite Duras, *Apostrophes*, 1984

Jean-Luc Godard et Marguerite Duras, *Océaniques*, 1987

François Mitterrand et Marguerite Duras, *la Nouvelle Angoulême* (in Entretiens du Bureau de la rue Dupin, 1986)

Chanson, *Looking for Marguerite*, composée par Thierry Devillers

DISTRIBUTION

ISABELLE GYSELINX

Après une formation à L'INSAS à Bruxelles (1983- 1987), Isabelle Gyselinx assure divers assistanats à la mise en scène (1987-1990), notamment pour Jean-Claude Drouot au Théâtre national de Belgique et pour Isabelle Pousseur au Théâtre du Ciel noir.

A partir de 1990, elle réalise diverses mises en scènes au Théâtre de la Place : *Broll* de François Sikivie (1991), *Le Vieillard jaloux* dans le spectacle *Le plaisant voyage* (1996), *John et Joe* de Agota Kristof (2003), *Avalanche* de Yuncer Cucenoglu (2010). Elle assure également des mises en scène pour la Mezza Luna *Nuitnottenacht* (1995), *Clash* (1998) ; pour le Zététique théâtre, *Narcisse et moi et moi et moi* (1993- 1994) ; pour le Théâtre de Poche *Les contes urbains* (2001), *Les contes bobos urbains* (2010) et *Les contes hérético urbains* (2012) ; pour le Théâtre de Liège *Gagner et perdre / Beckett* (2015), *Nadia* de Daniel Van Klaveren (2017, ETC project).

En 1997, elle crée la compagnie Paf le chien et le spectacle éponyme (*Paf le chien ou l'histoire de Monsieur et Monsieur*), *Gaspard* de Peter Handke (2002), *L'Instruction* de Peter Weiss (2005-distribution rwan-daise, tournée aux Bouffes du Nord, au Young Vic Theater de Londres, au Rwanda, au Japon, aux Etats- Unis), *Quai Ouest* de B.-M Koltès (2011), et *Marguerite Duras*.

Depuis 1991, elle assume également des activités pédagogiques en Belgique (professeur d'art dramatique à l'ESACT/Conservatoire de Liège) et à l'étranger (Moscou 2000; Rwanda 2002,2005; République démocratique du Congo 2010,2012).

THIERRY DEVILLERS

Acteur, chanteur, compositeur. On l'a vu récemment lire des textes, accompagné au piano par Jean-Christophe Renault et au saxophone par Steve Houben (La Halte). Il chante régulièrement pour *Rêve d'éléphant* dirigé par Michel Debrulle. Il a composé des chansons pour des spectacles accompagné de Michel Kozuck (*Michel-Ange* de Michel Kozuck ; *Paroles aveugles* de Carl Havelange, et liseur de textes de Pierre Ryckmans sur le peintre Shitao). Il a joué dans *La Mère* de J. Delcuvellerie et a participé aux premiers spectacles du Groupov.

SOPHIA LEBOUTTE

Comédienne. Elle a terminé ses études d'interprétation dramatique à l'Insas en 1987. Elle a joué dans de nombreux spectacles montés par divers metteurs en scène. On l'a vue récemment au Théâtre de Liège dans *La Voix humaine* de J.Cocteau et à Bruxelles dans *Gen Z* de S. Castagno aux Tanneurs à Bruxelles.

FABRICE SCHILLACI

Comédien et metteur en scène. Il a fait ses études en art dramatique au Conservatoire de Liège. Il est membre fondateur de la compagnie Paf le chien. Il a joué dans le spectacle éponyme et dans *Gaspard* de Peter Handke, mis en scène par Isabelle Gyselinx. Il a joué également pour plusieurs metteurs en scène à Bruxelles, Liège et Paris (M. Simons, Ph. Sireuil, J.-M. Ribbes,...) On l'a vu entre autres dans *L'Ami des Belges* de J.-M. Piemme au théâtre de Liège et y a monté *Jours radieux* de J.-M. Piemme également.

ALICE TAHON

Comédienne. Lauréate du conservatoire royal de Liège en art dramatique (2014), elle joue dans *Les voisins*, création collective (production de Arsenic 2) et dans *Les Vilains* au Théâtre du Zététique.

FERDINAND DESPY

Comédien. Lauréat du conservatoire royal de Liège en art dramatique (2016), il joue dans *Conversations avec mon père* mise en scène de J.-Cl. Berutti au Théâtre de Liège (2017), et au Théâtre le Public. Membre fondateur de la compagnie Ab Ovo.

MICHEL KOZUCK

Peintre et musicien autodidacte, il a participé à et créé de nombreuses performances, expositions, aux Brasseurs et au Musée de la vie Wallonne (Liège), au musée des Beaux arts et de la céramique (Verviers), à la Galerie des Trois-torrents (Suisse) et des nombreux spectacles (avec Thierry Devillers *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-amère* de P. Ryckmans, *Paroles aveugles* au Bozar à Bxl), avec Alain Declerck (Liège), et en solo.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÈTE DE MARGUERITE DURAS

https://fr.wikipedia.org/wiki/Marguerite_Duras

Romans et récits

Les Impudents, éd. Plon, 1943.

La Vie tranquille, éd. Gallimard, 1944.

Un barrage contre le Pacifique, éd. Gallimard, 1950.

Le Marin de Gibraltar, éd. Gallimard, 1952.

Les Petits Chevaux de Tarquinia, éd. Gallimard, 1953.

Des journées entières dans les arbres - Le Boa, Madame Dodin, Les Chantiers, Gallimard, 1954.

Le Square, éd. Gallimard, 1955.

Moderato cantabile, Les Éditions de Minuit, 1958.

Prix de Mai en 1958.

Dix heures et demie du soir en été, éd. Gallimard, 1960.

L'Après-midi de Monsieur Andesmas (récit), éd. Gallimard, 1962/54.

Le Ravissement de Lol V. Stein, éd. Gallimard, 1964.

Le Vice-Consul, éd. Gallimard, 1966.

L'Amante anglaise, éd. Gallimard, 1967.

Détruire, dit-elle, éd. Les Éditions de Minuit, 1969.

Abahn Sabana David, éd. Gallimard, 1970.

Ah ! Ernesto, conte pour enfants, ill. de Bernard Bonhomme, , 1971.

L'Amour, éd. Gallimard, 1972.

Vera Baxter ou les Plages de l'Atlantique, éd. Albatros, 1980.

L'Homme assis dans le couloir (récit), Les Éditions de Minuit, 1980.

L'Homme atlantique, Les Éditions de Minuit, 1982.

La Maladie de la mort (récit), Les Éditions de Minuit, 1982.

L'Amant, Les Éditions de Minuit, 1984.

Prix Goncourt en 1984, prix Ritz-Paris-Hemingway en 1986.

La Douleur, éd. P.O.L., 1985.

Les Yeux bleus, cheveux noirs, Les Éditions de Minuit, 1986.

La Pute de la côte normande, Les Éditions de Minuit, 1986.

Emily L., Les Éditions de Minuit, 1987.

La Pluie d'été, éd. POL, 1990/55.

L'Amant de la Chine du Nord, éd. Gallimard, 1991.

Yann Andréa Steiner, éd. POL, 1992.

Écrire, éd. Gallimard, 1993.

Recueils

L'Été 80, Les Éditions de Minuit, 1980.

Outside - Papiers d'un jour, éd. Albin Michel, coll. « Illustrations », 1981.

La Vie matérielle - Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour, éd. POL, 1987.

Les Yeux verts, éd. Les Cahiers du Cinéma, 1987.

Paru préalablement dans Les Cahiers du cinéma no 312-313 de juin 1980.

Le Monde extérieur - Outside 2, éd. POL, 1993.

C'est tout, éd. POL, 1995.

La Mer écrite, textes d'après des photographies d'Hélène Bamberger, éditions Marval, 1996.

La Cuisine de Marguerite, éditions Benoît Jacob, 1999 (livre interdit)

Cahiers de la guerre et autres textes, éd. établie par Olivier Corpet et Sophie Bogaert, POL/Imec, 2006.

La Beauté des nuits du monde, textes choisis et présentés par Laure Adler, éditions La Quinzaine littéraire, coll. « Voyager avec », 2010.

Deauville la mort, éd. de L'Herne, 2014.

Duras, une vie d'écrits, édité par le journal Libération, 2014.

Théâtre

Les Viaducs de la Seine-et-Oise, éd. Gallimard, 1959.

Miracle en Alabama, de William Gibson, adapté par Marguerite Duras et Gérard Jarlot, L'Avant-Scène théâtre, 1963.

Théâtre I, éd. Gallimard, 1965 :

Les Eaux et Forêts.

Le Square.

La Musica.

L'Amante anglaise, éd. Gallimard, 1968.

Théâtre II, éd. Gallimard, 1968 :

Suzanna Andler.

Des journées entières dans les arbres.

Yes, peut-être.

Le Shaga.

Un homme est venu me voir.

India Song, éd. Gallimard, 1973/57.

L'Éden Cinéma, éd. Mercure de France, 1977.

Agatha, Les Éditions de Minuit, 1981.

Savannah Bay, Les Éditions de Minuit, 1982 - 2e édition augmentée, 1983.

Théâtre III, éd. Gallimard, 1984 :

La Bête dans la jungle, d'après Henry James, adapté par James Lord et Marguerite Duras.

Les Papiers d'Aspern, d'après Henry James, adapté par Marguerite Duras et Robert Antelme.

La Danse de mort, d'après August Strindberg, adapté par Marguerite Duras.

La Musica deuxième, éd. Gallimard, 1985.

Le Théâtre de l'amante anglaise, éd. Gallimard, 1991.

Théâtre IV, éd. Gallimard, 1999 :

Vera Baxter.

L'Éden Cinéma.

Le Théâtre de l'amante anglaise.

Home.

La Mouette.

Entretiens

Les Parleuses, Marguerite Duras et Xavière Gauthier, les Éditions de Minuit, 1974.

Les Lieux de Marguerite Duras, Marguerite Duras et Michelle Porte, les Éditions de Minuit, 1977/58.

Dits à la télévision, Marguerite Duras et Pierre Dumayet, EPEL, coll. « Atelier », 1999.

La Couleur des mots, Marguerite Duras et Dominique Noguez, éditions Benoît Jacob, 2001.

Réalisés en 1983 et accompagnés de 8 films, ces entretiens existent en cassettes et, en partie, en DVD.

Le Bureau de poste de la rue Dupin et autres entretiens, Marguerite Duras et François Mitterrand, éd. Gallimard, 2006/59.

On ne peut pas avoir écrit Lol V. Stein et désirer être encore à l'écrire, Marguerite Duras et Jean-Pierre Ceton, Bourin Éditeur, 2012.

La Passion suspendue, Marguerite Duras et Leopoldina Pallotta della Torre, Seuil, 2013.

Le Livre dit. Entretiens de Duras Filme, édition établie par Joëlle Pagès-Pindon Gallimard, coll. « Les Cahiers de la NRF », 2014.

Dialogues avec Jean-Luc Godard, présenté par Cyril Béghin, Post-éditions, 2014.

Le Dernier des métiers : entretiens, 1962-1991, textes réunis, transcrits et postfacés par Sophie Bogaert, Seuil, 2016 (ISBN 9782021281378)

Œuvres réunies

Romans, cinéma, théâtre. Un parcours 1943-1993, Gallimard, coll. « Quarto », 1997.

Œuvres complètes, 4 tomes, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2011-2014.

Cinéma

Réalisations

1966 : La Musica, coréalisé avec Paul Seban

1969 : Détruire, dit-elle

1971 : Jaune le soleil

1972 : Nathalie Granger

1974 : La Femme du Gange

1975 : India Song

Joué sur France Culture en automne 1974. Prix de l'Association française des cinémas d'art et d'essai, à Cannes, en 1975.

1976 : Des journées entières dans les arbres

Prix Jean-Cocteau en 1976.

1976 : Son nom de Venise dans Calcutta désert

1977 : Le Camion60

1977 : Baxter, Vera Baxter

1978 : Le Navire Night

1979 : Césarée, Court-métrage avec la voix de Duras

1979 : Les Mains négatives, Court-métrage avec la voix de Duras

1979 : Aurelia Steiner (Melbourne)

1979 : Aurélia Steiner (Vancouver)

1981 : Agatha et les lectures illimitées

1981 : L'Homme atlantique

1982 : Dialogue de Rome

1985 : Les Enfants

Scénarios publiés

Hiroshima mon amour. Gallimard, 1960.

Une aussi longue absence, en collaboration avec Gérard Jarlot. Gallimard, 1961.

Nathalie Granger, suivi de La Femme du Gange. Gallimard, 1973/62.

Le Camion, suivi d'entretiens avec Michelle Porte. Les Éditions de Minuit, 1977.

Le Navire Night, suivi de Césarée, Les Mains négatives, Aurélia Steiner. Mercure de France, 1979.

Participations

1964 : Nuit noire, Calcutta, de Marin Karmitz (scénario)

1966 : La Voleuse, de Jean Chapot (dialogues)

1966 : Mademoiselle, de Tony Richardson (scénario, avec Jean Genet)

1966 : Les Rideaux blancs de Georges Franju, épisode français du film à sketches Un moment de paix (scénario et dialogues)

1959 : Hiroshima mon amour, d'Alain Resnais (scénario et dialogues)

1960 : Moderato cantabile, de Peter Brook (scénario)

1960 : Une aussi longue absence, de Henri Colpi (scénario et dialogues)

1963 : L'Itinéraire marin, de Jean Rollin (dialogues)

1973 : Ce que savait Morgan, de Luc Béraud (adaptation de la nouvelle de Henry James, The Pupil), épisode de la série télévisuelle Nouvelles d'Henry James

1979 : Sauve qui peut (la vie), de Jean-Luc Godard (voix de Duras, non créditée au générique).

1988 : La Bête dans la jungle, de Benoît Jacquot (adaptation de la nouvelle de Henry James)

Distinction

Sélection à la Mostra de Venise 1972 pour Nathalie Granger

Télévision

1964 : Sans merveille de Michel Mitrani, scénario de Marguerite Duras et Gérard Jarlot

1965-1968 : huit interviews (directrice de prison, gardiens de zoo, strip-teaseuse, etc) pour le magazine Dim, Dam, Dom

Adaptations de son œuvre au cinéma

Par elle-même

La Musica, film français réalisé par Marguerite Duras et Paul Seban, sorti en 1967, d'après sa pièce de théâtre éponyme de 1965.

Détruire, dit-elle, film français de Marguerite Duras sorti en 1969, adaptation de son roman éponyme publié la même année aux éditions de Minuit.

Jaune le soleil, film français de Marguerite Duras sorti en 1972, adapté de son roman Abahn Sabana David publié en 1970.

Des journées entières dans les arbres, film français de Marguerite Duras sorti en 1977, adaptation de sa nouvelle éponyme publiée en 1954, nouvelle elle-même adaptée en pièce de théâtre en 1965 et publiée l'année suivante.

India Song, film réalisé par Marguerite Duras sorti en 1975, adapté de sa pièce de théâtre éponyme publiée en 1973, pièce elle-même inspirée de son roman Le Vice-Consul publié en 1966.

Agatha et les Lectures illimitées, film français de Marguerite Duras sorti en 1981, adaptation de sa pièce de théâtre Agatha publiée la même année aux éditions de Minuit.

Les Enfants, film français réalisé par Marguerite Duras, sorti en 1985, adaptation de son conte pour enfants Ah ! Ernesto publié en 1971.

Par d'autres réalisateurs

Barrage contre le Pacifique (This Angry Age), film italo-américain réalisé par René Clément et sorti en 1958, première adaptation du roman éponyme de Marguerite Duras, publié en 1950.

Moderato cantabile, film franco-italien de Peter Brook sorti en 1960, adaptation du roman éponyme de Marguerite Duras publié en 1958.

Dix heures et demie du soir en été (10:30 P.M. Summer), film hispano-américain réalisé par Jules Dassin, sorti en 1966, première adaptation du roman éponyme de Marguerite Duras, paru en 1960.

Le Marin de Gibraltar (The Sailor from Gibraltar), film britannique réalisé par Tony Richardson sorti en 1967, adaptation du roman éponyme de Marguerite Duras, publié en 1952.

L'Amant, film franco-britannico-vietnamien réalisé par Jean-Jacques Annaud, sorti en 1992, adaptation du roman éponyme de Marguerite Duras, publié en 1984.

H Story, film japonais réalisé par Nobuhiro Suwa, sorti en 2001, qui est à la fois un remake, une mise en abyme et un commentaire du film Hiroshima mon amour scénarisé par Marguerite Duras, et réalisé par Alain Resnais en 1959.

Un barrage contre le Pacifique, franco-belge réalisé par Rithy Panh sorti en 2008, deuxième adaptation du roman éponyme de Marguerite Duras, publié en 1950.

Orage, film français réalisé par Fabrice Camoin, sorti en 2015, deuxième adaptation du roman Dix heures et demie du soir en été de Marguerite Duras, paru en 1960.

La Douleur film français réalisé par Emmanuel Finkiel, sorti en 2017, adaptation du roman La Douleur, reprend les 2 premiers chapitres de La Douleur paru en 1985

EXTRAITS

DERNIÈRES MINUTES DE LA VIE D'UNE MOUCHE ORDINAIRE

J'étais seule. Je reste souvent ainsi seule dans des endroits calmes et vides. Longtemps. Et c'est dans ce silence-là, ce jour-là, que tout à coup j'ai vu et entendu, à ras du mur, très près de moi, les dernières minutes de la vie d'une mouche ordinaire.

Je me suis assise par terre pour ne pas l'effrayer. Je n'ai plus bougé.

J'étais seule avec elle dans toute l'étendue de la maison. Je n'avais jamais pensé aux mouches jusque là, sauf sans doute pour les maudire. Comme vous. J'ai été élevée comme vous dans l'horreur de cette calamité du monde entier, celle qui amenait la peste et le choléra.

Je me suis approchée pour la regarder mourir.

Elle voulait échapper au mur où elle risquait d'être prisonnière du sable et du ciment qui se déposaient sur le mur avec l'humidité du parc. J'ai regardé comment une mouche ça mourait. Ça a été long. Elle se débattait contre la mort. Ça a peut-être duré entre dix et quinze minutes et puis ça s'est arrêté. La vie avait dû s'arrêter. Je suis restée pour voir encore. La mouche est restée contre le mur comme je l'avais vue, comme scellée à lui.

Je me trompais : elle était encore vivante.

Je suis encore restée là à la regarder, dans l'espoir qu'elle allait recommencer à espérer, à vivre.

Ma présence faisait cette mort plus atroce encore. Je le savais et je suis restée. Pour voir. Voir comment cette mort progressivement envahirait la mouche. Et aussi essayer de voir d'où surgissait cette mort. Du dehors, ou de l'épaisseur du mur, ou du sol. De quelle nuit elle venait, de la terre ou du ciel, des forêts proches, ou d'un néant encore innomable, très proche peut-être, de moi peut-être qui essayais de retrouver les trajets de la mouche en train de passer dans l'éternité.

Je ne sais plus la fin. Sans doute la mouche, à bout de force, est-elle tombée. Que les pattes se sont décollées du mur. Et qu'elle est tombée du mur. Je ne sais plus rien sauf que je suis partie de là. Je me suis dit : "tu es en train de devenir folle." Et je suis partie de là.

(...)

La mort d'une mouche, c'est la mort. C'est la mort en marche vers une certaine fin du monde, qui étend le champ du sommeil dernier. On voit mourir un chien, on voit mourir un cheval, et on dit quelque chose, par exemple, pauvre bête... Mais qu'une mouche meure, on ne dit rien, on ne consigne pas, rien.

Maintenant c'est écrit. C'est ce genre de dérapage-là peut-être – je n'aime pas ce mot – très sombre, que l'on risque d'encourir. Ce n'est pas grave mais c'est un événement à lui seul, total, d'un sens énorme : d'un sens inaccessible et d'une étendue sans limites. J'ai pensé aux juifs. J'ai haï l'Allemagne comme aux premiers jours de la guerre, de tout mon corps, de toute ma force. De même que pendant la guerre, à chaque Allemand dans la rue, je pensais à son meurtre par moi opéré, par moi inventé, à ce bonheur colossal d'un corps allemande par moi, tué.

C'est bien aussi si l'écrit amène à ça, à cette mouche-là, en agonie, je veux dire : écrire l'épouvante d'écrire. L'heure exacte de la mort, consignée, la rendait déjà inaccessible. Ça lui donnait une importance d'ordre général, disons une place précise dans la carte générale de la vie sur la terre.

Cette précision de l'heure à laquelle elle était morte faisait que la mouche avait eu des funérailles secrètes. Vingt ans après sa mort, la preuve en est faite ici, on parle encore d'elle.

Jamais je n'avais raconté la mort de cette mouche, sa durée, sa lenteur, sa peur atroce, sa vérité.

La précision de l'heure de la mort renvoie à la coexistence avec l'homme, avec les peuples colonisés, avec la masse fabuleuse des inconnus du monde, les gens seuls, ceux de la solitude universelle. Elle est partout, la vie. De la bactérie à l'éléphant. De la terre aux cieus divins ou déjà morts.

Je n'avais rien organisé autour de la mort de la mouche. Les murs blancs, lisses, son linceul étaient là déjà et ont fait que sa mort était devenue un événement public, naturel, inévitable. Cette mouche-là était manifestement au bout de sa vie. Je ne pouvais pas m'empêcher de la voir mourir. Elle ne bougeait plus. Il y avait ça aussi, et de savoir aussi qu'on ne peut pas raconter que cette mouche a existé.

Il y a vingt ans de ça. Ce que je savais encore – ce que je voyais, c'est que la mouche savait déjà que cette glace qui la traversait c'était la mort. C'était ça le plus effrayant. Le plus inattendu. Elle savait. Et elle acceptait.

(...)

Au moment où moi je la regardais il a été tout à coup trois heures vingt de l'après-midi et des poussières : le bruit des élytres a cessé.

La mouche était morte.

Cette reine. Noire et bleue.

L'AMANT

(...)

Je porte une robe de soie naturelle, elle est usée, presque transparente. Avant, elle a été une robe de ma mère, un jour elle ne l'a plus mise parce qu'elle la trouvait trop claire, elle me l'a donnée. Cette robe est sans manches, très décolletée. Elle est de ce bistre que prend la soie sauvage à l'usage. C'est une robe dont je me souviens. Je trouve qu'elle ma va bien. J'ai mis une ceinture de cuir à la taille, peut-être une ceinture de mes frères. Je ne me souviens pas des chaussures que je portais ces années-là mais seulement de certaines robes. La plupart du temps je suis pieds nus en sandales de toile. Je parle du temps qui a précédé le collège de Saigon. A partir de là bien sûr j'ai toujours mis des chaussures. Ce jour-là je dois porter cette fameuse paire de talons hauts en lamé or. Je ne vois rien d'autre que je pourrais porter ce jour-là, alors je les porte. Soldes soldés que ma mère m'a achetés. Je porte ces lamés or pour aller au lycée. Je vais au lycée en chaussures du soir ornées de petits motifs en strass. C'est ma volonté. Je ne me supporte qu'avec cette paire de chaussures-là et encore maintenant je me veux comme ça, ces talons hauts sont les premiers de ma vie, ils sont beaux, ils ont éclipsé toutes les chaussures qui les ont précédés, celles pour courir et jouer, plates, de toile blanche.

Ce ne sont pas les chaussures qui font ce qu'il y a d'insolite, d'inouï, ce jour-là, dans la tenue de la petite. Ce qu'il y a ce jour-là c'est que la petite porte sur la tête un chapeau d'homme aux bords plats, un feutre souple couleur bois de rose au large ruban noir.

L'ambiguïté déterminante de l'image, elle est dans ce chapeau.

Comment il est arrivé jusqu'à moi, je l'ai oublié. Je ne vois pas qui me l'aurait donné. Je crois que c'est ma mère qui me l'a acheté et sur ma demande. Seule certitude, c'est un solde soldé. Comment expliquer cet achat ? Aucune femme, aucune jeune fille ne porte de feutre d'homme dans cette colonie à cette époque-là. Aucune femme indigène non plus. Voilà ce qui a dû arriver, c'est que j'ai essayé ce feutre, pour rire, comme ça, que je me suis regardée dans le miroir du marchand et que j'ai vu : sous le chapeau d'homme, la minceur ingrate de la forme, ce défaut de l'enfance, est devenue autre chose. Elle a cessé d'être une donnée brutale, fatale, de la nature. Elle est devenue, tout à l'opposé, un choix contrariant de celle-ci, un choix de l'esprit. Soudain, voilà qu'on l'a voulue. Soudain je me vois comme une autre, comme une autre serait vue, au-dehors, mise à la disposition de tous, mise à la disposition de tous les regards, mise dans la circulation des villes, des routes, du désir. Je prends le chapeau, je ne m'en sépare plus, j'ai ça, ce chapeau qui me fait tout entière à lui seul, je ne le quitte plus. Pour les chaussures, ça a dû être un peu pareil, mais après le chapeau. Ils contredisent le chapeau, comme le chapeau contredit le corps chétif, donc ils sont bons pour moi. Je ne les quitte plus non plus, je vais partout avec ces chaussures, ce chapeau, dehors, par tous les temps, dans toutes les occasions, je vais dans la ville.

(...)

Sur le bac, regardez-moi, je les ai encore.

Quinze ans et demi.

L'INTERROGATOIRE

Assis sur une chaise, près de la table, le donneur. La pièce est presque vide, meublée seulement de deux chaises et d'une table. Thérèse prend la deuxième chaise et s'assied de l'autre côté de la table. Le donneur est assis dans la lumière. Les camarades derrière lui l'encadrent, debout, dans la pénombre. Déshabille-toi et en vitesse, dit Albert, on n'a pas de temps à perdre avec ta peau. Albert est encore trop jeune pour ne pas jouer un peu au dur. Le donneur se lève. Il a l'air de quelqu'un qui se réveille. Il enlève sa veste. Sa figure est blafarde, il est très myope, il ne voit presque rien y voir malgré ses lunettes. Ses gestes sont très lents. Thérèse trouve que le camarade parle faux. Au contraire de ce qu'il dit ils ont tout le temps. Il pose la veste sur la chaise. Les camarades attendant toujours de chaque côté de lui. Ils se taisent, le donneur aussi, Thérèse aussi. Il met du temps à poser sa veste sur la chaise, il le fait avec soin. Lentement, il obéit.

Il lui est impossible de faire autrement. Thérèse se demande si c'est bien utile de le faire déshabiller. Maintenant qu'il est là, ce n'est plus si urgent. Rien, elle ne ressent plus rien, ni haine, ni impatience. Rien. Ce qu'il y a c'est que c'est long. Le temps est mort pendant qu'il se déshabille. Elle ne sait pas pourquoi elle ne sort pas. L'idée de sortir lui vient et elle ne sort pas. Pourtant maintenant c'est inévitable. Il faudrait remonter bien loin pour savoir pourquoi, pourquoi c'est elle, Thérèse qui va s'occuper de ce donneur. D le lui a donné. Elle l'a pris. Elle l'a. Cet homme rare, elle n'a plus envie de cet homme rare. Elle a envie de dormir. Elle se dit "je dors". Il enlève son pantalon et le pose sur sa veste avec le même soin. Son caleçon est frippé, gris. "Il faut bien être quelque part à faire quelque chose" se dit Thérèse. Maintenant c'est là que je suis, dans une pièce noire, enfermée avec Albert et Lucien, les deux de Montluc et ce donneur de juifs et de résistants. Je suis au cinéma. Elle y est.

(...)

Marguerite Duras, *La Douleur*, Editions Gallimard, 1985.

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

C'était une grande ville de cent mille habitants qui s'étendait de part et d'autre d'un large et beau fleuve.

Comme dans toutes les villes coloniales il y avait deux villes dans cette ville ; la blanche et l'autre. Et dans la ville blanche il y avait encore des différences. La périphérie du haut quartier, construite de villas, de maisons d'habitation, était la plus large, la plus aérée, mais gardait quelque chose de profane. Le centre, pressé de tous les côtés par la masse de la ville, éjectait des buildings chaque année plus hauts. Là ne se trouvaient pas les Palais des Gouverneurs, le pouvoir officiel, mais le pouvoir profond, les prêtres de cette Mecque, les financiers.

Les quartiers blancs de toutes les villes coloniales du monde étaient toujours, dans ces années-là, d'une impeccable propreté. Il n'y avait pas que les villes. Les blancs aussi étaient très propres. Dès qu'ils arrivaient, ils apprenaient à se baigner tous les jours, comme on fait des petits enfants, et à s'habiller de l'uniforme colonial, du costume blanc, couleur d'immunité et d'innocence. Dès lors, le premier pas était fait. La distance augmentait d'autant, la différence première était multipliée, blanc sur blanc, entre eux et les autres, qui se nettoyaient avec la pluie du ciel et les eaux limoneuses des fleuves et des rivières. Le blanc est en effet extrêmement salissant.

Aussi les blancs se découvraient-ils du jour au lendemain plus blancs que jamais, baignés, neufs, siestant à l'ombre de leurs villas, grands fauves à la robe fragile.

Dans le haut quartier n'habitaient que les blancs qui avaient fait fortune. Pour marquer la mesure surhumaine de la démarche blanche, les rues et les trottoirs du haut du quartier étaient immenses. Un espace orgiaque, inutile était offert aux pas négligents des puissants au repos. Et dans les avenues glissaient leurs autos caoutchoutées, suspendues, dans un demi-silence impressionnant.

Tout cela était asphalté, large, bordé de trottoirs plantés d'arbres rares et séparés en deux par des gazons et des parterres de fleurs le long desquels stationnaient les files rutilantes des taxis torpédos. Arrosées plusieurs fois par jour, vertes, fleuries, ces rues étaient aussi bien entretenues que les allées d'un immense jardin zoologique où les espèces rares des blancs veillaient sur elles-mêmes. Le centre du haut quartier était leur vrai sanctuaire. C'était au centre seulement qu'à l'ombre des tamariniers s'épalaient les immenses terrasses de leurs cafés. Là, le soir, ils se retrouvaient entre eux. Seuls les garçons de café étaient encore indigènes, mais déguisés en blancs, ils avaient été mis dans des smokings, de même qu'auprès d'eux les palmiers des terrasses étaient en pots. Jusque tard dans la nuit, installés dans des fauteuils en rotin derrière les palmiers et les garçons en pots et en smokings, on pouvait voir les blancs, suçant pernod, whisky-soda, ou martel-perrier, se faire, en harmonie avec le reste, un foie bien colonial.

Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, Les Editions Gallimard, 1950.

RENCONTRE AVEC LAURE ADLER, À L'OCCASION DE LA PARUTION DE *MARGUERITE DURAS* (1998)

POURQUOI AVOIR CHOISI LE PERSONNAGE DE MARGUERITE DURAS ?

Laure Adler — Pour moi comme pour bien d'autres lecteurs, Marguerite Duras a changé le sentiment de ma vie, voire ma perception du monde. Et s'il existe de multiples textes sur elle, tous sont de l'ordre du commentaire amoureux, aucun d'eux ne fait la part entre la fascination pour l'œuvre et le personnage qu'elle s'est construit, et la propre vérité de cet itinéraire.

VOUS AVEZ TENTÉ DE VOIR CLAIR DANS CETTE VIE RÉINVENTÉE OÙ LA RÉALITÉ LE DISPUTE À L'AFFABULATION...

Laure Adler — À travers son œuvre, on découvre aussi la vie d'une femme engagée dans son siècle. Elle est née en Indochine coloniale en 1914, elle a grandi dans un milieu familial extrêmement perturbé, avec des secrets de famille honteux, des meurtres jamais élucidés... Son père meurt alors qu'elle n'a que quatre ans et demi, sa mère va tomber sous la coupe du fils aîné, ce frère drogué qui va hanter toute l'œuvre de Marguerite et apparaître comme son envers, son double vénéneux

COMMENT AVEZ-VOUS PU RETRACER CETTE PÉRIODE INDOCHINOISE ?

Laure Adler — Je suis allée au Vietnam sur la trace des archives coloniales. Cela n'a pas été sans peine car, depuis l'indépendance, ce pays a brûlé ses archives. Mais il subsiste une unique bibliothèque. La chance a voulu aussi que je rencontre le neveu et le plus vieil ami de celui qu'on a appelé *l'Amant*. Les documents sont là, on n'est plus dans ce rêve réinventé qu'elle a sans arrêt fabriqué tout au long de sa vie, jusqu'à édifier sa propre statue, à ne plus parler d'elle qu'en disant « Duras ». À la fin de ce jeu de miroirs permanent, elle ne savait plus qui était Duras, qui était Marguerite, qui était Marguerite Duras...

SA DISPARITION A-T-ELLE INFLUÉ SUR VOTRE TRAVAIL ?

Laure Adler — Radicalement. J'avais écrit un premier livre que j'ai alors jeté. En effet, après sa mort, j'ai pu avoir accès à ses archives personnelles et à ses archives d'écriture. La découverte de cet immense archipel de mots m'a permis de reconsidérer la vie familiale, personnelle, amoureuse, mais aussi politique et idéologique de Marguerite. Car l'histoire de sa vie est également celle d'une femme engagée dans tous les combats de ce siècle : la décolonisation, la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Algérie, mai 68, qu'elle vivra dans une exultation quasi physique. Ensuite, il y aura ses engagements de l'après-68, ses délires politiques...

PEUT-ON PARLER, À SON PROPOS, D'UN CORPS-À-CORPS AVEC LA VIE ?

Laure Adler — Oui, un corps-à-corps avec son siècle, avec les hommes, avec l'amour. Avec l'écriture, aussi : chacun de ses manuscrits a été réécrit intégralement au moins sept à huit fois. Avec l'alcool, enfin, qui était une manière de faire appel à ce qu'elle appelait son « noyau noir » ou « l'ombre interne ». Elle pensait que tout le monde pouvait écrire, qu'il fallait simplement avoir le courage de se confronter à ce noyau dur. L'alcool l'y a beaucoup aidée. Sa vie aura été une prise de risque permanente, tel un toréador dont l'arène serait l'écriture. Pour elle, on ne pouvait écrire qu'avec son sang.

LIENS UTILES

UNE ÉCRITURE DEVANT LA MER

<http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/marguerite-duras/content/1822129-marguerite-duras-biographie>

Marguerite Duras - Tout est vrai (ou presque) – ARTE

<https://www.youtube.com/watch?v=FY7ZG5-6J2Y>

https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/10/20/duras-le-ravissement-de-la-langue_1590681_3260.html

Marguerite Duras, Laure Adler

Marguerite Duras- Le dernier des métiers-Entretiens 1962-1991, Seuil

Marguerite Duras, La passion suspendue – Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre Poétique de l'enfance chez Marguerite Duras, Anne Cousseau

Marguerite Duras, l'ARC n° 198

Duras, une lecture des fantasmes, Madeleine Borgomano

Documents d'archives :

Des émissions télés A2 *Apostrophes* (1984) et de *Bouillon de culture* (1999) de Bernard Pivot. De la rediffusion de l'émission radiophonique de Laure Adler sur France culture *Grande traversée* avec Duras (2016)

De la rencontre « ratée » avec Jean-Luc Godard chez Marguerite Duras (1987)

De la rencontre Marguerite Duras et François Mitterrand (« Rencontre élyséenne »/ 1986). Marguerite Duras, l'insaisissable-Archives vidéo et radio Ina.fr

La Compagnie des auteurs

Marguerite Duras (1/4) : Vivre et écrire

<https://www.youtube.com/watch?v=XSd-px-FrM0>

Marguerite Duras (2/4) : S'embarquer avec Marguerite Duras

<https://www.youtube.com/watch?v=EFYy6UKW8c>

Marguerite Duras (3/4) : La folie du voir

<https://www.youtube.com/watch?v=fFKvpuyWKQY>

Marguerite Duras (4/4) : « Que le cinéma aille à sa perte »

<https://www.youtube.com/watch?v=InR9F4IXc7I>



© Jill De Muelenaere

INFOS PRATIQUES

MARGUERITE DURAS

Isabelle Gyselinx / Paf le Chien, asbl

du 23 septembre au 4 octobre 2018

CRÉATION

Durée du spectacle : 2 heures sans entracte

Salle de l'œil vert

Avec Sophia Leboutte, Alice Tahon, Thierry Devillers, Ferdinand Despy, Fabrice Schillaci et Michel Kozuck

Conception et mise en scène Isabelle Gyselinx **Assistante** Anna Moysan

Espace scénique Christine Grégoire

Création lumières Manu Deck

Création costumes et accessoires Fabienne Damiean

Composition musicale Michel Kozuck

Coiffeur Gaetan D'Agostino

Ingénieur du son Vincent Troupin

Coupeuse Christine Picqueray

Réalisation du chapeau Catherine Somers

Réalisation des décors et costumes Ateliers du Théâtre de Liège

Chargée de production France Morin

Diffusion Jill De Muelenaere et Mylène Monjour

Un spectacle de Paf le chien, asbl

Coproduction Théâtre de Liège, DC&J Création avec le soutien du Tax Shelter du

Gouvernement fédéral de Belgique et de Inver Tax Shelter

Avec l'aide de la fédération Wallonie-Bruxelles / Service Théâtre, du Théâtre Océan Nord

et de La Chaufferie Acte 1

Création au Théâtre de Liège du 23 septembre au 4 octobre 2018 (10 représentations)

au Théâtre Océan nord (Bruxelles) du 16 au 19 janvier 2019 (5 représentations)

TARIFS & MODALITÉS D'ABONNEMENT

ABONNEMENT

Minimum 4 spectacles au choix
6 € par élève par spectacle en abonnement

AU TICKET

8 € par élève par spectacle au ticket

PAIEMENT

Merci de nous communiquer les coordonnées de facturation
sitôt la confirmation de la réservation effectuée.

Pour toute réservation scolaire : pedagogie@theatredeliege.be

Pour être informé de notre programmation théâtrale, nos conférences,
nos concerts, nos expositions, etc. : rdv sur notre site www.theatredeliege.be
et sur notre facebook <https://www.facebook.com/theatredeliege/>



SERVICE PÉDAGOGIQUE DU THÉÂTRE DE LIÈGE

Pour toute réservation scolaire : pedagogie@theatredeliege.be